

## PESTALOZZI CITOYEN FRANÇAIS ...

Il existe de cette même époque un témoignage plus remarquable encore de l'intérêt passionné avec lequel Pestalozzi suivait la lutte héroïque des républicains français contre la coalition des rois.

On sait que, pour remédier à la disette menaçante, les autorités révolutionnaires avaient ordonné la mise en culture utile des jardins de luxe, et celle des terrains ayant appartenu précédemment au clergé, aux émigrés, aux condamnés, et qui restaient improductifs. Un décret du 24 nivôse an II (13 janvier 1794), rendu sur le rapport du *Comité d'agriculture*, enjoignit aux autorités constituées «*d'employer tous les moyens qui seraient en leur pouvoir, dans les communes où la culture de la pomme de terre ne serait pas encore établie, pour engager tous les cultivateurs qui les composent à planter, chacun selon leurs facultés, une portion de leur terrain en pommes de terre*»; et, prêchant d'exemple, le *Comité de salut public* arrêta, le 1<sup>er</sup> ventôse (19 février), que «*le ministre de l'intérieur donnerait les ordres nécessaires pour faire planter des pommes de terre dans les carrés du jardin national des Tuileries et dans les carrés du jardin du Luxembourg*». Saisissant avec enthousiasme l'occasion de se rendre utile à sa seconde patrie, Pestalozzi se mit aussitôt en devoir d'apporter à la France, avec quelques idées sur les mesures politiques à prendre à ce sujet, le concours de ses connaissances pratiques en agriculture, - il avait été élève du célèbre agronome bernois Tschiffeli, - et il rédigea un mémoire sur la plantation des pommes de terre, indiquant la façon d'en faire produire au sol français, en quelques mois, une quantité suffisante pour préserver la nation de la disette.

Ce mémoire est trop étendu pour que je veuille le donner ici en entier. J'en traduirai seulement les passages les plus saillants, en me bornant à résumer le reste. On ne sait pas si l'auteur le fit parvenir à Paris; en tout cas, il n'avait jamais été publié, et on en ignorait l'existence avant que M. Hunziker l'eût imprimé dans les *Pestalozzi-blätter*, en juillet 1897 (1). La date du mémoire est déterminée par l'allusion qui s'y trouve au décret du 24 nivôse, et par la proposition, que fait Pestalozzi, de célébrer en mars une fête populaire consacrée à la pomme de terre: cette date est comprise entre le 13 janvier 1794 et le mois de mars de la même année.

Voici le début du mémoire:

*«J'ai crainit longtemps que la Révolution ne trouvât dans les mauvaises conditions économiques de la nation sa plus grande pierre d'achoppement; la nature et les circonstances de toute révolution ont presque toujours pour conséquence forcée de produire momentanément dans la masse du peuple un peu de relâchement, parce que l'intérêt public, dans ces moments-là, offre à l'individu un attrait supérieur qui le détourne de l'intérêt individuel et de l'activité individuelle, et qui le conduit à consacrer au soin de sa propre existence moins de temps et moins de force qu'il n'a l'habitude de le faire en d'autres moments.*

*Il est, d'ailleurs, très bon en soi qu'il en soit ainsi; car dans ces moments-là l'individu, comme l'État, ne peut avoir qu'une économie révolutionnaire. Il ne peut et ne doit pas envisager ses propres affaires autrement que comme subordonnées à la situation des affaires publiques; il ne doit pas, comme dans les jours de calme, se proposer l'augmentation de sa fortune personnelle pour but essentiel de son activité.*

*Mais le danger de cet état de choses consiste en ceci, que, le citoyen consacrant moins de force à l'augmentation de ses ressources privées, il en résulte pour la patrie un dommage par la diminution, plusieurs millions de fois répétée, des produits du travail de chacun.*

*Une des premières mesures de prévoyance que doit prendre une révolution éclairée consistera donc à veiller à ce que ce dommage ne se produise pas.*

*J'ai appris par conséquent avec autant d'intérêt que de satisfaction l'attention que le Comité de salut pu-*

(1) Cette publication a été faite d'après le manuscrit original qui se trouve au *Musée pestalozzien* de Zürich, en deux exemplaires: un brouillon, de onze pages in-folio, et une mise au net, de douze pages in-folio, tous deux de la main de Pestalozzi.

blic a accordée ces jours-ci à l'agriculture en général, et en particulier à la culture de la pomme de terre (2).

*En ce qui concerne spécialement celle-ci, je tiens qu'en assurer la culture avec le plus d'extension possible serait pour la France, dans les circonstances présentes, un avantage inappréciable.*

*Mais je crois que cette culture ne peut atteindre à ce plus haut degré d'extension, que si tous les individus de l'empire qui peuvent s'y consacrer sont mis en mouvement à cet effet d'une façon appropriée aux conditions de leur terrain et de leurs ressources personnelles.*

*Si les choses se passent ainsi, c'est-à-dire si vingt millions d'hommes sont amenés, par des mesures appropriées, à contribuer de tout leur pouvoir à l'approvisionnement de la patrie en ce point, l'empire pourra récolter annuellement deux cents millions de corbeilles de pommes de terre».*

Pestalozzi se livre ensuite à des calculs minutieux pour établir que deux cents millions de corbeilles de pommes de terre sont l'équivalent, comme produit alimentaire, de quinze à seize millions de quintaux de blé, et que par conséquent la culture généralisée des pommes de terre épargnerait à la France le quart de sa consommation de blé; que, pour atteindre ce chiffre de deux cents millions de corbeilles, on peut compter, on premier lieu, sur: 40.000 agriculteurs produisant chacun 400 corbeilles; 200.000 agriculteurs produisant chacun 200 corbeilles; 500 000 agriculteurs produisant chacun 100 corbeilles; ce qui fait 16 millions + 40 millions + 50 millions, ensemble 106 millions de corbeilles; que les 94 autres millions seront fournis par la multitude des petits cultivateurs, des «sans-culottes», qui ne peuvent ensemercer qu'un quart, un huitième, un seizième, un trente-deuxième ou même un soixante-quatrième d'arpent, et produire chacun cinquante, vingt-cinq, douze, six ou trois corbeilles.

*«Si tu admets que la noblesse de cœur (Edelmuth) de tes sans-culottes et leur attachement à la patrie sont ce que je les suppose, douteras-tu, Patrie, qu'il soit possible d'atteindre à ce total de deux cents millions de corbeilles? Non, la chose est hors de doute».*

La démonstration faite de la possibilité de ce qu'il propose, Pestalozzi ajoute que pour obtenir un résultat certain, il faut deux choses: 1- exciter l'intérêt général pour cet objet d'une manière efficace; 2- prendre des mesures de police qui assureront l'exécution du plan jusque dans les plus humbles chaudières.

Les moyens d'exciter l'intérêt général seraient les suivants:

*«Je conseillerais de faire composer d'urgence par le meilleur poète un chant national à la louange de la culture des pommes de terre, et de mettre en parallèle le mérite de cette plantation, au moment actuel, avec le mérite d'autres grands efforts nationaux, comme la défense de Lille et le déblocus de Landau;*

*En outre, je conseillerais de donner à cette plante, par un décret solennel, le nom de plante du salut public ou plante de l'indépendance;*

*De plus, de prescrire pour le mois de mars une fête nationale, appelée fête de la pomme de terre; dans cette fête, les autorités constituées de toutes les municipalités, accompagnées de la jeunesse de chaque commune, iraient visiter et inspecter solennellement tous les terrains qui auront été destinés à cette culture, même les plus petits, ceux que de jeunes enfants pourront avoir mis en état;*

*Enfin, au mois de juillet, avant qu'on mette la dernière main aux travaux de culture de cette plante, une seconde inspection solennelle aurait lieu pour s'assurer du bon état de toutes les plantations, et pour intervenir d'une manière efficace là où ces travaux seraient trouvés insuffisants».*

Quant aux mesures de police, c'est-à-dire de surveillance administrative, elles devront consister principalement à rechercher, à réquisitionner et à répartir l'engrais nécessaire, sur toute l'étendue du territoire, en utilisant tous les détritiques d'origine animale et végétale, en recherchant dans les boucheries, les blanchisseries, les tanneries, les caves, etc..., toutes les matières qui peuvent servir à fumer la terre. Dans des milliers de lavoirs, de remises; d'emplacements de maisons incendiées, dans les enclos des anciens couverts et des résidences seigneuriales, on trouve des endroits contenant d'excellente terre végétale. Il existe en outre, par milliers, des parterres de fleurs, grands et petits, des carrés de gazon sur les promenades, etc..., où les pommes de terre peuvent croître sans engrais:

*«Debout, citoyens, pour chercher ces endroits! ils sont innombrables. Debout, pour les défricher!*

*Patrie de même que tu as crié: «Aux armes! au chantier! au salpêtre!» crie aussi: «Debout, pour la culture des pommes de terre!».*

*Tu n'as certainement pas moins de raisons pour ce dernier appel que pour les premiers, et tu peux faire*

(2) Quoique Pestalozzi parle ici du *Comité de salut public*, il ne me paraît pas qu'il fasse allusion à l'arrêté de ce Comité du 1<sup>er</sup> ventôse; il a dû avoir en vue le décret du 21 nivôse, qu'il a pu croire avoir été rendu sur la proposition du Comité de salut public.

lever a cette fin la masse du peuple, partout et d'un seul coup, sans avoir à redouter ni irrégularité ni confusion.

*Mais il faut qu'elle comprenne toute l'importance de cet objet, pour en venir à considérer même la besogne répugnante de la récolte de l'engrais comme un honneur patriotique. Il est, en ce moment, nécessaire que la fille du sans-culotte n'éprouve pas plus de gêne que n'en ressent une paysanne suisse à porter la tinette d'engrais de sa demeure au champ de pommes de terre.*

*Citoyens, si un frère d'armes couche à terre, avec sa baïonnette, un, deux, trois ennemis, un planteur de pommes de terre conservera peut-être l'existence à vingt de vos fils et de vos amis.*

*Patrie! que le sauveur et le conservateur de l'existence de tes fils et de tes amis te soit aujourd'hui aussi précieux que l'est le guerrier qui te venge de tes ennemis. Patrie, laisse-moi te le dire en cet instant: «Il est peut-être plus important que tu ne le penses de contre-balancer la force brutale dirigée contre l'ennemi, à laquelle tu es obligée d'avoir recours, par une augmentation proportionnelle de la force de ta bienveillance et de ta sollicitude pour tes amis».*

Pestalozzi examine le moyen de se procurer sur-le-champ des semences en quantité suffisante, et propose à cet effet trois mesures: la mise en réquisition immédiate de toutes les pommes de terre existant en France, qui seront soustraites à la consommation et exclusivement réservées à l'ensemencement; le transport, des régions de la France où des approvisionnements de cette plante existent encore, d'une certaine quantité de pommes de terre dans les régions où elles manquent; l'achat de pommes de terre à l'étranger, à quelque prix que ce soit et fallût-il les aller chercher jusque dans le Nord ou en Amérique: «*si elles arrivent en France à la fin d'avril, c'est encore assez tôt*».

Mais, se demande Pestalozzi en terminant, obtiendra-t-on que les Français consentent à manger, au lieu de pain, une si grande quantité de pommes de terre?

*«Cette difficulté-là est considérable, car la vertu est, en toutes ses formes, une dame capricieuse; nous sacrifions volontiers nos biens et nos vies à la patrie dans tous les périls qui se présentent, dans les villes assiégées nous mangeons des rats, des chiens et des chevaux: mais dans le blocus général de la patrie nous faisons les délicats, lorsqu'il s'agit d'épargner le pain et de prendre, en temps utile et avec l'énergie nécessaire, les autres mesures indispensables.*

*Je n'ai rien à dire là-dessus qu'un seul mot. Tell dit à son enfant: «Reste immobile!». Il resta immobile, et le père perça d'un trait la pomme sur la tête de l'enfant, sans le blesser.*

*Citoyens, ne soyez pas plus faibles que le fils de Tell: montrez-vous résolu, avec une calme énergie, partout où le besoin l'exige, pour épargner le pain, pour manger des pommes de terre, comme pour combattre sur le champ de bataille, et vous sauverez la patrie».*

Ainsi, au plus fort de la Terreur, quand la loi des suspects avait rempli les prisons, quand la hache frappait à coups redoublés, quand Notre-Dame était devenue le Temple de la Raison, Pestalozzi, négligeant de faire aucune réserve, - car le désir, exprimé par lui, de voir la «*patrie*» associer, à l'énergie déployée contre l'ennemi, un redoublement de bienveillance et de sollicitude pour ses amis, n'implique nullement un blâme, - n'avait pour le gouvernement révolutionnaire et pour les «*sans-culottes*» que des paroles de sympathie et d'encouragement, pour la France, pour la «*patrie bloquée*», que des sentiments de tendresse filiale; il formait les vœux les plus ardents pour le triomphe de la sainte cause à laquelle les «*vengeurs de la patrie*» sacrifiaient leur vie, et évoquait le souvenir de Tell pour l'associer à l'héroïsme des défenseurs de la République française.

Après la victoire, quand le territoire français fut libéré de ses envahisseurs, quand on put entrevoir le moment où la paix permettrait aux républicains d'organiser les institutions démocratiques, et, plus spécialement, de s'occuper de l'instruction populaire, Pestalozzi entra en rapports avec le *Comité d'instruction publique* de la Convention. J'ai publié (Revue pédagogique, février 1896, p.120) deux extraits de procès-verbaux (alors encore inédits) de ce Comité, des 26 et 30 brumaire an III (16 et 20 novembre 1794), qui nous montrent Pestalozzi, d'abord, offrant au Comité «*la traduction des principales guerres des Suisses avec les despotes*», et annonçant «*qu'il se propose, avec l'approbation du Comité, de faire un second ouvrage qui contiendra ce qu'il y a de plus démocratique, utile et sage, etc..., dans le gouvernement des Helvétiens*»; puis faisant savoir «*qu'il se propose de composer des ouvrages élémentaires et propres à consolider la liberté française par la régénération des mœurs et l'expansion des lumières*»: le Comité chargea le citoyen Grégoire de lui exprimer sa satisfaction.

Ni cette «*traduction des principales guerres des Suisses*», ni l'ouvrage sur le «*gouvernement des Helvétiens*» ne se sont retrouvés dans les manuscrits de Pestalozzi ; et quant aux ouvrages élémentaires annon-

cés, il est probable qu'il renonça à les entreprendre, absorbé qu'il était par la composition, particulièrement laborieuse, de l'œuvre philosophique commencée en 1793. Un passage d'une lettre du Danois Baggesen, qui résidait alors en Suisse (à Worb, près Berne), à Pestalozzi (24 novembre 1794), se rapporte à cette tentative pour obtenir une approbation du *Comité d'instruction publique*, et sans doute aussi un appui financier qui ne fut pas accordé. Baggesen écrit: «*J'ai parlé tous ces jours de toi avec Oelsner (3). Il se montre plein de zèle pour la mission que tu lui as confiée; il a déjà écrit à Grégoire, et à un autre encore; il m'a lu une de ces lettres; mais je ne pourrai t'annoncer le résultat quo plus tard, quand il aura reçu une réponse, et que je pourrai causer avec lui*» (4).

**James GUILLAUME.**

-----

(3) Charles-Ernest Oelsner, né à Goldberg, dans la Silésie prussienne, en 1764, mort à Paris en 1823, d'abord précepteur dans une famille noble d'Allemagne, se rendit à Paris en 1789, s'enthousiasma pour la Révolution française, et collabora à divers journaux de langue allemande, entre autres à la *Minerva* de d'Archenholtz. Après un voyage fait en Suisse en 1794, il adressa aux amis avec lesquels il s'était lié dans ce pays des *Lettres de Paris* (*Briefe aus Paris*), qui furent imprimées en Suisse, et qui contiennent beaucoup de particularités intéressantes.

(4) Pestalozzi-Blätter, 1882, p.29.